

Evelyne Berriot-Salvadore

DISCOURS EN LA FAVRUR DES DAMES CONTRE LES MESDISANS

- LA CONTRE-MORALE MONDAINE À LA FIN DE LA RENAISSANCE

Lorsqu'en 1600 Abel L'Angelier fait paraître, sans nom d'auteur, le *Discours en la faveur des dames contre les mesdisans*¹, il choisit un domaine d'édition familial d'ordinaire à ses confrères du Palais, Lucas Breyel et Mathieu Guillemot. Le petit opuscule in-12 de 75 ff. semble, au premier regard n'être qu'un avatar de ces "arts d'aimer" qui ont proliféré depuis l'*Hécatomphile* ou la *Raffaëla*: dans la tradition des dialogues italiens, il présente en effet, répartie sur sept journées, une "dispute entre deux dames, Cleophile et Clorinde, et un gentilhomme nommé le sieur Cloridan" qui prétend démontrer, contre l'opinion commune, que les dames honnêtes ont la liberté d'aimer. La rareté du livre justifierait déjà une curiosité de bibliophile mais le réalisme provocateur du propos en fait

¹ *Discours en la faveur des dames contre les mesdisans, dispute entre deux Dames, Cleophile et Clorinde, et un Gentilhomme nommé le Sieur Cloridan*, a Paris, chez Abel L'Angelier, au premier pilier de la grand'salle du Palais, MDC, avec Privilege du Roy. R. A r b o u r (*L'ère baroque en France. Répertoire chronologique de textes littéraires*, Genève 1977-1985) ne répertorie que 3 exemplaires du *Discours*, à la Bibliothèque de l' Arsenal à Paris (8 S 3125), à la Bibl. de Wolfenbüttel (137 11 Eth) et à la Bibl. de Michigan V. (PQ 1710 al d6). Ph. R e n o u a r d, dans sa *Bibliographie parisienne du XVI^e s.* (t. 14) mentionne le *Discours*: "in-12. 5 ff. liminaires, 1 fol. blanc, 75 ff. non chiffrés. Limin: Aux lecteurs. Privilège du 6 mai 1600 à Abel l'Angelier pour 10 ans". J. G a y, dans la *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage...* (Turin-Londres 1871-1873, 6 vol.) signale le *Discours* en ces termes: "très rare", "le but de ce livre est de démontrer par mille bonnes raisons que les femmes ont tort de faire languir leurs amants, de leur vendre leurs faveurs au prix du temps plus ou moins long des poursuites amoureuses". L'ouvrage semble inconnu de B a r b i e r (*Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Paris 1822-1827) et de G r a e s s e (*Tresor des livres rares et précieux*, Milan 1950). L'exemplaire que nous avons eu en main provient de la bibliothèque du Docteur D. Bernard (vente, Librairie Rossignol, Cannes 1977) et correspond à la description donnée par Ph. Renouard mais les 75 ff. y sont chiffrés.

aussi un exemple significatif de l'évolution de la philosophie amoureuse à la fin du XVI^e siècle.

ANALYSE

(Aux lecteurs)

C'est pour obéir aux "instantes prières d'une Dame" que l'auteur s'est finalement décidé à donner au public ce discours sur l'amour, sujet si épuisé qu'à sa seule évocation on recule d'ennui. Son intention alors est de s'adresser aux dames des "grandes villes ou d'une court" qui jouissent d'assez de liberté pour pouvoir trouver quelque profit à ces préceptes.

(Première journée - ff. 1-14)

Cloridan s'engage à prouver aux dames qu'elles peuvent, sans contraindre leur liberté et sans bannir l'amour de leur compagnie, préserver leur honneur des attaques des médisants. L'affirmation est jugée trop paradoxale par ses interlocutrices, Cléophile et Clorinde, pour qu'il ne doive pas d'abord récuser deux idées reçues: que la voix du peuple est la voix de Dieu et que l'amour est l'ennemi de l'honneur des dames. L'adage *vox populi, vox dei* se rapporte seulement à l'Eglise, "assemblée de gens de bien", mais c'est en gauchir le sens que l'étendre à l'opinion vulgaire qui est plutôt une "générale et vraie erreur" répandue sur des "ailes mensongères".

Les femmes plus que les hommes, sans doute, sont exposées aux calomnies car leur honneur est fragile, "c'est un vaisseau agité dans la mer". Pour échapper au naufrage, la seule "ancrage de vertu" est inopérante, il y faut "l'ancrage de prudence et de subtilité". Aussi les dames se proposent-elles inutilement d'éloigner l'amour comme "le vrai et seul ennemi de leur honneur". Les épithètes insultantes dont on affuble l'amour - cruel, parjure, faux, traître, aveugle - sont une injustice de l'homme qui projette sur autrui ses propres défauts.

(Deuxième journée - ff. 15-23)

Avant donc d'indiquer les remèdes propres à clore la bouche des médisants, il convient de dénoncer les abus qui

se commettent au nom de l'amour. Cloridan s'efforce d'établir une fine distinction entre ses différentes formes: amour-desir, amour-raison, amour-considération. Bien des femmes, par une prudence mal entendue, choisissent un amour de "dessein" ou de "raison" mais leur élection batie sur la commodité seule ne saurait se confondre avec une véritable affection. Quant à l'amour "inclination" qui naît des premiers regards, il se rattache davantage aux plaisirs sensuels et terrestres, et c'est vouloir le couvrir d'un prétexte que d'évoquer "quelque puissance occulte", "quelque fatale ordonnance" qui pousseraient l'un vers l'autre des êtres en "sympathie". Reste alors à expliquer comment il faut comprendre "l'amour de consideration".

(Troisième journée - ff. 24-33)

Cloridan, en effet, place au noeud de son discours cette maxime "tres veritable" que "la cognoissance doit preceder l'amour". Mais, il faudrait d'abord que les honnêtes dames aient accepté la réhabilitation d'amour. Contre lui, une seule accusation: l'honneur qu'il coûte aux dames. Or, il est aisé de prouver que cet inconvénient ne tient qu'à la seule imprudence. En revanche, les arguments en faveur de l'amour sont irréfutables: l'âme est faite pour aimer, comme les oreilles pour entendre et les yeux pour voir, car l'amour est une faculté naturelle, un instinct de vie. En somme refuser l'amour c'est accuser la nature d'ignorance ou d'injustice.

Quand les dames objectent que la chasteté est recommandée aussi bien par les loix divines que par les loix humaines, Cloridan refuse de répondre pour ce qui appartient aux théologiens seuls mais peut dénoncer la faiblesse des loix humaines, variables suivant les temps, dissemblables selon les pays. Cette règle de la chasteté n'est, en réalité, qu'un "honneur faux", une "miserable contrainte", une "persecution du temps". Du reste "l'honneur", comme un étranger imposé au corps, ne pèse guère face à l'amour qui a pris naissance et racine avec l'être même. Tenter de se vaincre soi-même, au nom de l'honneur, serait apporter "la guerre civile" en son propre corps.

(Quatrième journée - ff. 34-44)

Aux dames qui se demandent si de tels préceptes s'adressent aussi aux femmes mariées, Cloridan précise que ses propos

concernent toutes les femmes, comme tous les médisants en général. Au demeurant, il ne réproouve pas le mariage en tant qu'institution dont il reconnaît l'ancienneté, l'universalité et l'utilité. Son interprétation, fondée sur la définition habituellement reçue, en est toutefois fort singulière: si l'on admet que le mariage est un lien sacré, les marques de la bénédiction divine doivent apparaître dans l'affection, l'amour, la concorde entre les époux; lorsqu'au contraire se voient tous les effets de la terre et du diable - "courroux, hayne et discorde" -, on peut considérer que Dieu a retiré sa bénédiction et dissout l'union céleste.

Le mariage sans amour n'est donc plus le mariage et, si le désordre social n'était à craindre, on pourrait très légitimement tolérer le divorce qu'avaient d'ailleurs reconnu les anciens. Puisqu'on ne saurait aujourd'hui l'introduire sans scandale, il est préférable de laisser telle qu'elle est l'injuste loi et de considérer l'ami de coeur comme le vrai mari, volontairement choisi, et l'époux comme un mari imposé par la tyrannie.

(Cinquième journée - ff. 45-52)

Enfin, Cloridan explique ce qu'est cette "cognoissance qui doit précéder Amour", déliant ainsi le "noeud" de son discours. Il ne propose pas une longue recherche qui permet le plus souvent, aux amants déloyaux de tendre leurs pièges et qui, surtout, alerte les médisants, mais une discrète observation et une fine enquête grâce auxquelles on connaît sûrement celui qu'on aimera.

Les qualités que doit posséder l'ami sont dictées par la conviction qu'aucun amour ne saurait être parfait sans que l'âme et le corps n'y participassent: l'un serait trop brutal, l'autre trop imaginaire.

(Sixième journée - ff. 53-63)

Une fois cette élection faite, d'un ami "approchant de son rang et de sa qualité", la dame doit pouvoir jouir de sa présence et de sa conversation sans éveiller les soupçons; Cloridan en enseigne le moyen. Contrairement à l'usage, c'est la dame qui prendra l'initiative de manifester ses intentions par quelque signe, sans effronterie. Un heureux amant ne sera pas

imprudent car ce sont, en général, les impatiences et les jalousies qui conduisent aux indiscretions du desespoir.

La proposition semble audacieuse certes, et Cloridan a bien de la peine à persuader les dames honnêtes qu'elles pourraient, sans risquer l'estime de leur ami, se comporter ainsi, comme des "desbordée", des "louves", des "esgouldrines", des "femmes à toutes gens".

(Septième journée - ff. 64-75)

La méthode et les "remedes" contre les médisants, tels que les a proposés l'orateur, supposeraient finalement que la dame fût très libérale d'un "gage fort cher et précieux". Doit-on faire si bon marché de ce qui est considéré comme le dernier degré de jouissance, comme une béatitude celeste?

Les choses rares, reconnaît Cloridan, sont plus estimées mais la difficulté et l'attente ne font rien à la valeur d'un bien. On attribue abusivement du mérite au temps qui "détruit ordinairement ce dequoy il a esté luy mesmes autheur". Sans doute, la possession tue le désir mais augmente l'amour qui ne se nourrit pas de vaines espérances. On chérit davantage ce qui est libéralement donné que ce qui est chèrement vendu.

Les dames, enfin, courent toujours à l'impossible: elles s'efforcent d'éteindre le désir quand il est le plus véhément et voudraient ensuite le rallumer lorsque vaines espérances et longueur de temps l'ont éteint.

EMPRUNTS AU GENRE: STRUCTURE ET THÉMATIQUE

Comme tous les "arts d'aimer", le *Discours* se place ostensiblement dans un héritage qui remonte à Boccace. Le cadre, l'organisation interne ne ménagent aucune surprise: le débat a lieu dans la société polie où gentlismmes et damoiselles passent leur temps en plaisants devis. Même si l'histoire cadre - comme l'auteur l'annonce "aux lecteurs" - est ici réduite au minimum, la conversation, distribuée en sept journées, se présente dès les premiers mots comme une séquence de la vie d'une noble compagnie:

Cloridan se trouvant en la compagnie de deux belles Dames Cleophile et

Clorinde, commença son discours en ceste sorte: Mes Dames, puisqu'il vous plaist que je vous fasse entendre, comme je vous promis hier [...] (fol. 1).

La présence féminine est, en effet, attendue et nécessaire dès lors que la civile conversation se déroule dans un cercle aristocratique. Mais, comme dans la plupart de ces discours développant une casuistique amoureuse, le rôle des dames est essentiellement fonctionnel: Cléophile et Clorinde sont incitatrices et ordonnatrices de la parole masculine. D'ailleurs la dissertation de Cloridan ne se veut pas dialoguée mais adopte seulement la forme dialoguée comme une dynamique de l'argumentation. C'est pourquoi il répond aux deux dames qui revendiquent "la liberté" de le contredire:

Mes Dames, je desire que vous me respondiez tant qu'il vous plaira. Car les raisons disputées, sont par ce moyen mieux esclarcies (fol. 2).

Dans la première journée, il semble que le débat s'instaure dans un véritable "trialogue", opposant le réalisme abrupt de Cloridan au féminisme de Cléophile et à la vertu prudente de Clorinde. Mais, par un habile procédé, le *Discours* rompt le débat à peine engagé: les dames déclarent forfait, annonçant leur intention de "se servir des elements du discours qui sembleront utiles", et de "laisser le reste". Désormais, les interruptions de Cléophile et de Clorinde interviennent toujours à un moment stratégique de la rhétorique du discours: transition entre le pro et le contra, pallier entre deux aspects de la question... Ainsi les exclamations indignées ponctuant chaque argument présenté par Cloridan introduisent un élément antithétique qui fait progresser la "dissertation"; en réalité, elles expriment le plus souvent une opinion reçue que le réalisme sceptique et pragmatique de Cloridan veut recuser:

- "la verité a toujours assez de force pour se faire cognaistre" (fol. 7);

- "l'amour est le vray et seul ennemy de l'honneur des Dames" (fol. 8);

- "l'amour ne doit tendre qu'à mariage (fol. 37).

Simple ressort rhétorique, le personnage féminin n'a pas d'épaisseur psychologique: aussi, la même Cléophile peut, dans la première journée, affirmer que la sagesse engage une dame honnête à bannir radicalement l'amour, et, dans la seconde,

approuver la prudence de celles qui choisissent un amour de "dessein"...

Lorsqu'elles n'interviennent pas pour contredire Cloridan les dames questionnent pour introduire une précision ou bien une nouvelle figure du raisonnement. L'exposé sur les différentes formes de l'amour s'organise, de la sorte, autour des questions de Clorinde: "apprenez moy, s'il vous plaist, que veut dire Amour de consideration?" (fol. 23). De même, les réflexions de Cloridan à propos du mariage interviennent grâce à une question de Cléophile qui s'inquiète de savoir si toutes les femmes sont également concernées par ses conseils.

Articulateurs du discours, les deux dames en ordonnent enfin toute la structure puisque la prise de parole de Cloridan, nous l'avons vu, se fait à leur requête et que les derniers mots du discours leur sont laissés: comme elles avaient engagé Cloridan à parler au début, elles l'exhortent, au terme de la septième journée, à "prendre la peine de mettre ces discours par écrit".

Le *Discours*, dans sa composition, ne fait qu'utiliser en somme des procédés qui sont devenus la loi du genre: Cléophile et Clorinde, impulsant le raisonnement de Cloridan, héritent du rôle imparti à Verdespine ou à Sauvage dans le *Discours de Firenzole*²; Cloridan, prenant la parole pour s'acquitter de sa promesse, est le digne successeur de Philastre qui, dans le *Discours des champs faez*³, sommé par les demoiselles de la compagnie, entame un propos réglé contre les "hommes medisans".

Si le *Discours en la faveur des dames* apparaît d'abord comme une variation sur un thème littéraire dont le succès n'est plus à prouver⁴, on s'attend alors à y rencontrer quelques

² *Discours de la beauté des dames, prins de l'italien du seigneur Ange Firenzole florentin*, par J. Pallet Saintongeois, Paris 1578. Dans le texte de Firenzole (publié pour la première fois en 1548). Celse, jeune gentilhomme de Prato, est incité à parler par quatre demoiselles; la traduction elle-même, celle de 1578, voit le jour sous le patronnage de deux "belles et vertueuses damoiselles, Jane et Ysabeau de Piarrebussiere".

³ C. de Taillemont, *Discours des champs faez, à l'honneur et exaltation de l'Amour et des Dames*, Lyon 1576. Le seigneur Philastre, avec son ami Theleme, a rejoint une noble compagnie retirée "aux champs", et là, après des propos et des jeux divers, il tient la "promesse" faite aux dames de leur donner victoire par ses raisons... (voir: premier discours, pp. 93 et suiv.).

⁴ Des 1610, la *Bibliotheca exotica* (Frankfurt, P. Kopf) classe dans une rubrique particulière le genre "libri erotici et gynaecologi" - p. 163.

motifs rebattus; l'épître liminaire en avertit d'ailleurs explicitement le lecteur:

Je sçay bien que tant de diverses personnes ont escrit sur le sujet de l'amour, qu'il servit à present bien mal aisé d'y pouvoir rien adjouster [...]

Le personnage de Cléophile est souvent le porte-parole de toutes les idées reçues: aussi c'est elle qui semble devoir relever le drapeau du "sexe féminin". Une remarque de Cloridan sur l'injustice des hommes, qui jugent différemment de l'honneur selon qu'il est masculin ou féminin, est l'occasion - saisie aux cheveux pourrait-on dire - pour placer la déclaration féministe de Cléophile:

Je suis bien aise que vous confessez, Seigneur Cloridan, que les hommes ont usurpé une domination violente sur la liberté des femmes forçant en cela la justice naturelle, qui les a faictes esgalles à eux (fol. 4).

Cependant, l'intervention ne connaît pas d'autre développement; une fois ce gage donné à un sujet à la mode, il n'en est plus question.

Dans la liste des remèdes que Cloridan prétend appliquer aux blessures de la médisance, on ne s'étonne pas davantage de trouver des règles devenues classiques depuis l'*Hecatophile*: l'aimant idéal est celui qui se situe entre la turbulente jeunesse et la fâcheuse vieillesse, qui a l'humeur enjouée et la conversation agréable, le coeur fidèle et libéral⁵. Mais une fois encore, ce terrain, à peine investi, est abandonné. Il semble bien alors que ces allusions successives veuillent être plus qu'une compilation de thèmes usés.

Pour mesurer la fortune du thème, il suffit de se reporter à J. Gay, *op. cit.*, et à l'anthologie commentée de J. P. et L. Guillemin, L. Hordovi, M. F. Prejus, *Le Miroir des femmes*, t. I, PUL, 1983, deuxième partie, *La philosophie de l'amour et les arts d'aimer*.

⁵ Cf. *Discours en la faveur des dames...*, *Journées V*, ff. 50-52, et *Hecatophile* de M. Leog Baptiste Albert Florentin, en laquelle s'apprend l'art d'aymer, Paris, L. Breyel, 1596, fol. 14-26.

EVOLUTION DE LA PHILOSOPHIE D'AMOUR:
CONTRE-MORALE OU MORALE "NATURALISTE"

Le *Discours*, en effet, veut affirmer sa pertinence par rapport à toutes les opinions qui se sont exprimées sur le même sujet. Il n'ignore rien de la dispute "féministe" mais ce n'est pas dans ce champ qu'il souhaite jouter. Il ne méconnaît pas davantage la philosophie néo-platonicienne mais le plaidoyer de la première journée en faveur d'Amour la situe plutôt comme une référence historique que comme un argument décisif:

La plupart des autres ont creu qu'il y avoit quelque divinité en l'Amour comme estant [à ce qu'ils ont tous dit] le principe du mouvement de la vie passée, l'aliment et le souverain bien de la presente, la douce esperance de la future, et la principale cause de la generation, pource aussi que toutes Creatures intelligibles celestes ou terrestres, n'ont point d'armonie entre elles que par l'amour [...] (fol. 10).

Cloridan a le souci de présenter la synthèse de tous les arguments favorables à son propos, mais il prend vis à vis d'eux une distance qui apparaît clairement ici.

On pourrait alors, tout simplement, penser que le *Discours* appartient au courant hédoniste de l'*Hécatomphile* ou parodique de la *Raffaëla*: ne s'agit-il pas d'engager les femmes à satisfaire leurs amants, tout en gardant l'apparence de la plus vertueuse conduite?

Sans doute, le *Discours* évoque clairement ces attitudes. On se souvient de Cléophile louant le bon sens de celles qui choisissent "l'amour de dessein": un amour fondé sur la "commodité" et qui consiste à savoir cueillir, quand elles se présentent sans épines, les roses du plaisir. Dans sa bouche, se retrouve la définition même d'une éthique de la jouissance:

Le bonheur consiste à reconnoistre et ressentir son contentement en sa condition et en ce qui est en sa possession (fol. 18).

Cependant, Cléophile ne prononce ces maximes que pour donner à Cloridan occasion de les refuter; l'orateur, en effet, récuse une morale qui accorde trop au corps et pas assez à

l'esprit: "Voilà une belle Philosophie tres bien rapportée aux plaisirs sensuels et terrestres"!

Le *Discours* propose, en réalité, une autre morale adaptée à un temps où l'idéalisme néo-platonisant est devenu forme vide de sens et le cynisme des "Arts d'aimer" jeu d'esprit inopérant. Il faut entendre littéralement l'opinion de Cloridan qui s'exprime, référence faite à tous ceux qui parlent de l'amour en philosophe:

Mais je pense, pour en parler, selon ce temps, humainement, qu'on peut justement appeler [l'amour] mary et compagnon de la nature, à cause que peu, ou du tout point de procreations se font sans amour (fol. 11).

Moins que la définition elle-même - qui n'a pas le mérite de l'originalité⁶ -, ce qui retient l'attention ici est la volonté déclarée d'entamer une réflexion réaliste, fondée sur "l'humaine nature" et sur les moeurs du "present". Du reste, le *Discours* prend ses distances aussi bien vis à vis des spéculations de la philosophie que des considérations de la théologie, prudemment rendues "aux choses de la foi" (fol. 29).

L'auteur du *Discours* est pénétré de la relativité des lois humaines; il fait de Cloridan son porte-parole pour exprimer une éthique d'intellectuel désabusé: l'honneur social n'est qu'une ombre qui varie avec la diversité des pays et des époques; tantôt écho méprisable de l'opinion vulgaire, tantôt injustice maniée par les hommes comme une arme de pouvoir... L'honneur n'est donc pas une vérité morale essentielle mais un signe que l'on peut interpréter à sa guise. La relativité de la notion s'exprime dans l'ambiguïté des mots qui servent à la définir. Aussi l'échec du dialogue entre Cloridan et les deux damoiselles n'est pas un accident; il s'inscrit, dès la première journée, comme le symbole d'un malentendu significatif. Lorsque Cloridan emploie les mots "aimer et honorer", c'est dans leur sens premier, comme anto-

⁶ Marguerite de Navarre, dans l'*Heptameron*, adopte une semblable opinion, fondée sur la théorie galénique de l'émission conjointe des semences féminine et masculine: "Et combien qu'elle fut tres belle femme et lui homme de bonne complexion, fort puissant, si est-ce que jamais elle n'eut enfant de luy car son coeur était toujours à sept lieues de son corps" (N. LXI, éd. Bibl. de la Pléiade, p. 1061).

nyme de "blasme et honte", tandis que les deux dames entendent leur donner une acception renvoyant à l'usage mondain:

aymer et honorer une Dame, c'est desirer d'elle et luy vouloir ravir, sous ce faux pretexte d'amour, ce que les loix divines et humaines luy commandent si soigneusement de conserver (fol. 28).

Les mots et les choses, tout est faux semblant dans le monde qu'évoque et que dénonce le *Discours*. Les rapports mondains sont marqués par l'envie et l'âpreté des désirs; la médisance est un mal social par définition: comme une obsession, reviennent dans la bouche de Cloridan les mots "mesdire", "soupçonner", "espier", "controller", "tourmenter", "traverser", "jalousie", "envie", "despit", "vengeance", "malice", "calomniateurs"... Autant de malheurs, autant de vices inhérents à l'état social qui, en partageant les choses et les biens entre les hommes, entraîne nécessairement l'envie de prendre à autrui, la dissimulation et la calomnie. L'âge d'or n'était pas, comme le croit "le populaire", le temps où tout était à profusion, mais le temps où tout était en commun (fol. 32).

Le *Discours* voit la vie mondaine comme un lieu d'erreur, d'illusion et de perversion des valeurs, développant en somme des critiques souvent formulées par les poètes et les moralistes de la seconde moitié du siècle⁷. Mais, il n'envisage pas cependant qu'on puisse lui échapper - à Cléophile qui propose "le desert et la solitude" pour fuir la médisance, Cloridan montre l'impossibilité du projet, surtout lorsqu'on est "belle demoiselle". Il propose donc de s'adapter au monde, non pas, comme on pourrait le comprendre d'abord, en opposant l'hypocrisie à la dissimulation des hommes, mais en adoptant les

⁷ Bien des traités de "civilité" dénoncent en effet la médisance comme le vice le plus familier du monde, voir, par exemple, *La civile conversation du seigneur Estienne Guazzo*, trad. de F. Belleforest, Geneve 1626, Livre I, fol. 53 v^o. L'adjectif "mesdisant" se rencontre d'ailleurs dans la définition du mot "courtisan", avec bien d'autres qualificatifs péjoratifs, chez Maurice de la Porte (*Les Epithetes*, Lyon 1602, fol. 97-98) qui ajoute ce commentaire, significatif de l'évolution sémantique du terme: "J'affermeroy volontiers [...] que le nom de courtisan est venu de courtois, d'autant que ceux lesquels hantent aux cours des Rois et Princes sont ordinairement fort gracieux et civils. Neantmoins ce mot qui est honorable selon l'étymologie est maintenant si infame que pour declarer un homme vicieux en supremelatif degré on l'appelle courtisan [...]"

vraies valeurs de la nature, sans heurter les fausses valeurs de l'opinion⁸. La formule de Cloridan - "l'honneur" est chez nous comme un étranger imposé tandis que l'amour y a sa "naissance et racine" - résume cette philosophie naturaliste, traduite aussi par un corpus sémantique qui contraste avec le précédent: "justice naturelle", "compagnon de nature", "procreation", "faculté naturellement amoureuse", "faculté née"... On ne peut renoncer à sa nature sans être perversi - de "naturel malicieux" ou de "diabolique nature" - ou bien sans introduire la confusion en nous-mêmes.

La sagesse naturelle exige que l'on satisfasse les authentiques aspirations de l'être mais la sagesse humaine veut aussi qu'on le fasse sans scandale pour l'ordre social. La définition qui est donnée du mariage est tout à fait caractéristique de cette attitude. D'une part on reconnaît la légitimité du principe du divorce, dès lors que la plupart des mariages sont traités comme des "affaires d'argent" et n'ont plus rien de sacré, d'autre part on se méfie du scandale qu'introduirait un tel changement de loi. On propose alors de rendre à la société ce qu'elle exige, c'est à dire le respect des convenances, et de donner à la raison naturelle tous ses droits: la femme peut aimer un autre que son mari, "pourveu qu'elle s'y gouverne avec tant de prudence et de discrassion qu'elle en evite le scandale".

En somme, à la fois homme "civil" et philosophe "naturaliste", l'auteur du discours opte pour une morale naturelle dans un comportement social.

L'ATTRIBUTION DU DISCOURS

Comme l'annonçait l'épître "aux lecteurs", l'intérêt du *Discours en la faveur des dames* ne réside pas dans l'originalité du

⁸ Le *Discours* concilie de la sorte deux thèses que l'on avait coutume d'opposer. En 1557, dans ses *Dialogues contre les nouveaux academiciens*, Guy de Brues met en scène une dispute entre Baif, qui soutient la nécessité de vivre "suivant la nature" et non "suivant l'opinion et les lois", et Ronsard qui réfute ces vues trop hardies. Voir P. de Nolhac, *Ronsard et l'humanisme*, Paris 1921, p. 169. Mais, à la fin du siècle, Montaigne refuse les conventions, les artifices et une morale qui "dechirent l'homme tout vif" (*Essais*, III, 5). Si l'on veut rapprocher le *Discours* de la philosophie "naturaliste" qui s'exprime à différents endroits des

thème, mais bien dans une éthique qui le date de manière très significative. La conscience de la relativité des moeurs, l'accomodement réaliste à un ordre social dont on mesure les vices, rattachent le *Discours* à une même famille de textes parus dans le dernier quart du XVI^e siècle. Cependant, la question précise de l'identification d'un auteur qui n'a pas jugé opportun de se laisser connaître reste posée.

Généralement, la paternité du *Discours* est attribuée à Jean Pallet, médecin d'Henri de Bourbon, Prince de Condé, et, à ses heures, traducteur et lexicographe. Plusieurs éléments permettent d'accueillir favorablement cette hypothèse. Jean Pallet, en 1578, se distrait de son *Hippocrate et de son Galien* pour traduire le *Discours de la beauté des dames* d'Ange Firenzole, et en offre l'édition à Jeanne et Ysabeau de Piarrebussiere⁹. Ces deux demoiselles, dont il loue la beauté du corps et de l'esprit, pourraient bien être les modèles de ces deux autres belles dames, Cléophile et Clorinde, dont Cloridan se plaît à dire les perfections. On admettrait alors que, quelques années après cette traduction, le médecin se soit à nouveau laissé tenter par un "plaisant discours" sur l'amour et sur les dames. La philosophie "naturelle" du *Discours en la faveur des dames*, l'allusion à la théorie séminaliste seraient en quelque sorte des signatures échappées. Incontestablement, l'auteur du *Discours* a plus de goût pour la rigueur du raisonnement que pour les fleurs de rhétorique; il avoue, dans la préface, préférer la clarté du sens à la beauté du langage:

En telles choses qu'on doit bien clairement faire entendre, j'ay opinion qu'on a plus de besoin de chercher des paroles propres à faire bien comprendre ce qu'on desire qui soit sceu, afin de n'y laisser rien d'embrouillé ny d'obscur que de s'attacher à des beaux mots doux, coulans, et rechercher, qui detournent communement le vray sens de toutes choses, que ne sont les termes ordinaires, bien qu'ils semblent estre plus rudes et grossiers.

La principale occupation de Jean Pallet n'est évidemment pas la littérature; la préface de sa traduction du *Discours de la beauté des dames* nous apprend qu'il ne peut écrire ou s'oc-

Essais, on consultera l'étude de G. Nakam, *Eros et les muses dans "Sur les vers de Virgile"*, [dans:] *Etudes seiziémistes offertes à V.-L. Saulnier*, Droz, 1980, pp. 395-403.

⁹ Voir *supra*, note 2.

cuper de l'édition de ses oeuvres qu'entre deux voyages, à la faveur de quelque loisir que lui laisse sa vacation¹⁰. Ainsi, son *Dictionnaire français-espagnol*¹¹, paru en 1604, est le résultat d'une blessure qui l'a tenu cloué au lit plus de trois ans. Faut-il alors penser qu'il a pu, durant cette période, s'occuper également du *Discours en la faveur des dames* - rédigé depuis sept ou huit ans déjà, selon les indications de l'épître "aux lecteurs" - pour le confier au libraire qui s'était chargé du *Discours de la beauté des dames*, Abel L'Angelier, tandis qu'il donnait le *Dictionnaire* à Mathieu Guillemot?

En tout cas, ce sont les publications de ces deux libraires du Palais qui permettent de reconstituer un petit cercle d'auteurs - dont Jean Pallet et Artus Thomas - qui se croisent et se mêlent pour ce qui reste un jeu de leur plume égarée. En effet, paraît en 1596, puis 1597, chez Lucas Breyel et Mathieu Guillemot, une curieuse *Exhortation aux dames vertueuses* qui est, en fait, aussi un plaidoyer en faveur de l'amour contre le point d'honneur. On y lit, presque mot pour mot, la même définition de l'opinion, avec la même conclusion qui s'impose: "lequel est le plus raisonnable, je vous prie, ou que la nature obeisse à l'opinion commune ou que l'opinion commune obeisse à la nature?"¹². L'année d'après, le même libraire fait paraître une prétendue réfutation *Discours contre un petit traité intitulé: Exhortation aux dames vertueuses*, signée A. T. Ces initiales pourraient être celles de Thomas Artus qui publie, en 1600 chez Lucas Breyel, un *Discours contre la mesdisance* où l'on retrouve les mêmes dénonciations de ce siècle "desbordé" dont pâtissent tout particulièrement les femmes.

¹⁰ J. Pallet dit avoir également traduit la première partie des oeuvres de Firenzole, contenant "l'Arraisonement des animaux", mais faute de l'avoir donnée aussitôt à l'imprimeur, il a perdu sa peine car, durant son absence, Monsieur de La Rivey a fait paraître sa propre traduction... (épître "a belles et vertueuses damoiselles [...] de Piarrebussiere", *Discours de la beauté des dames*...)

¹¹ *Dictionnaire tresample de la langue espagnole et françoise, à tres illustre Prince Monseigneur Henry de Bourbon, Prince de Conde*, par J. Pallet, Docteur en médecine, Paris, M. Guillemot, 1604.

¹² *Exhortation aux dames vertueuses, en laquelle est démontré le vray point d'honneur*, Paris, L. Breyel et M. Guillemot, 1597, in-12, 47 p., analysé dans les *Opuscules* de G. Peignot, Paris 1863, pp. 301-311. Cf. p. 303 et pp. 30-31 du *Discours en la faveur des dames*...

Si rien n'autorise une attribution certaine du *Discours en la faveur des dames*, un ensemble d'indices nous ramène finalement à deux noms, Jean Pallet et Artus Thomas, et surtout à deux libraires qui savent, avec opportunité, répondre au goût toujours renouvelé d'une certaine clientèle - féminine surtout? - pour la "philosophie d'amour"¹³.

Université de Corse
France

Evelyne Berriot-Salvadore

MOWA W OBRONIE KOBIET PRZECIWKO OSZCZERCOM
- KONTRMORALNOŚĆ ŚWIATOWA POD KONIEC RENESANSU

Autorka tego artykułu stawia sobie za cel przedstawienie anonimowej sztuki kochania z 1600 r., *Discours en la faveur des dames contre les mesdisans*. Prezentuje zawartość tego utworu: jest to filozofia miłosna podana w formie dialogu między Cloridanem a Cleophile'ą i Clorinde'ą, rozłożonego na siedem części (dni). Twórca broni tam tezy, według której kobiety są w równym stopniu uprawnione do miłości co mężczyźni, wbrew niebezpieczeństwu, na jakie naraża się cześć kobiecą. Chodzi tutaj o miłość - kontynuuje pisarz - wynikającą z solidnej znajomości partnera i angażującą tak duszę jak ciało - tylko taka bowiem miłość jest w zgodzie z prawami natury, nie sprzeciwia się woli bożej i, przy zachowaniu odpowiednich środków ostrożności, pozwala na uratowanie dobrej reputacji.

Autorka analizuje następnie strukturę i tematykę *Discours*. Uważa, że utwór ten wypływa z tradycji gatunkowej sięgającej Boccaccia, czego do-

¹³ Abel L'Angelier travaille volontiers pour les gens de loi qui constituent l'essentiel de la clientèle du Palais (il a imprimé plusieurs coutumiers) mais il sait aussi offrir des traités de vénerie ou d'art militaire qui répondent aux goûts d'un public de gentilshommes. Lucas Breysel, qui s'est installé en 1595 - il était auparavant à Tours où il avait suivi la Cour -, propose à la clientèle aristocratique de beaux livres illustrés (comme les *Métamorphoses* d'Ovide) et des textes qui correspondent à la mode du moment: ainsi il édite un dictionnaire de la langue espagnole lorsque l'intérêt pour la culture hispanique redevient vif. Associer le nom des deux libraires, à propos du *Discours*, n'est du reste pas une démarche arbitraire puisqu'à plusieurs reprises les deux officines ont travaillé en commun: en 1599 pour les *XXIII Livres de l'"Iliade"* d'Homère, traduit par H. Salel et A. Jamyn; en 1605 pour le *Recueil des œuvres poétiques* de Jean Bertaut (voir: *Histoire de l'édition française*, I, *Le Livre conquérant*, Promodis, 1982, p. 388).

patruje się np. w funkcjonalnej roli kobiet, a w konsekwencji w formie *Discours*, którego dialogiczność służyć ma dynamizacji wykładu, nie zaś dialektyzacji przeciwstawnych poglądów.

Większość argumentów tradycyjnych przychylnych miłości przedstawiona jest w *Discours* w postaci syntezy przypominającej czytelnikom dotychczasowy dorobek w tej dziedzinie; tymczasem twórca proponuje jeszcze inny argument: jest to przystosowana do nowych czasów moralność realistyczna, która opiera się na zgodności norm z naturą ludzką i obyczajowością czasów współczesnych. Honor jawi się tutaj nie jako ponadczasowa prawda moralna, lecz jako pojęcie względne, które można interpretować w duchu danych czasów.

Zastanawiając się nad autorstwem *Discours*, autorka sugeruje, bez pretensji do ostatecznego ustalenia, nazwiska dwóch księgarzy, Jeana Palleta i Artusa Thomasa, dobrze znających gusty współczesnej im klienteli.

(Witold Konstanty Pietrzak)